

Ce pays plantureux et torturé comme l'Afrique même, s'efforce vers une double, une triple synthèse : une nature aux noires racines, une sémantique arabe consonante à tout un Orient de l'être et de l'histoire, une modernité dont trop de modèles viennent du Nord. Ce roman est donc celui de l'écartèlement, de l'exil, *hijra* : le mot s'annonce dès le titre, avec celui de « saison » *mawsim*<sup>1</sup>. Car bien sûr l'exil n'est pas seulement géographique, de ceux-là qui partent vers le Nord, non plus que de ceux-ci qui retournent au village nilotique, faussement endormi sous ses acaciées. Il s'intériorise, il alterne par saisons du psychosme et de la sensualité, il éclate en poèmes, comme chez Fîtourî, ou en aventures singulières, comme celle qui nous est offerte dans et par ce récit.

Le récit de Tayeb Salah a rompu la succession du temps comme l'histoire a rompu la durée du Soudan. La narration se coupe, revient sur elle-même. Y interfèrent jusqu'au bout l'action et le souvenir, la subjectivité des êtres et l'éternité de la nature. Y interfèrent aussi deux mondes : celui de la tradition et celui de la modernité, ce dernier se partageant entre le narrateur, que nous appellerons Tayeb, du nom même de l'auteur, et ce héros foudroyé, Moustafa, qu'il retrouve au village, un raté revenu il y a longtemps du Nord. Moustafa appartient à la génération de la colonisation, Tayeb à celle de la décolonisation. L'une et l'autre seront dépassées, mais par quel avenir ? C'est l'une des questions que se pose le livre. Mais peut-être laisse-t-il deviner dans quelle direction il entrevoit la réponse. Sans doute dans une replongée au plus profond de cette terre, recéleuse à la fois des morts et des réenforcements. « *Je ne suis pas la pierre qu'on lance à l'eau. Je suis le grain semé au champ* ». Mais ne faut-il pas que le grain, pour revégéter, ne meure ? Aussi mourra-t-on, dans ce livre, et beaucoup.

Il y a maintenant des pompes à moteur dans le village, le cours du Nil a changé, du moins la berge s'est accrue par alluvion, ou s'est érodée. Mais, bien sûr, on reconnaît les arbres, et les odeurs : celle des fourrages comme celle des femmes ou celle de l'aïeul. « ... *Éprouvant mon limpide étonnement à retrouver sa vénérable existence. L'embrassant, je humais son odeur de sépulcre, en même temps que parfum frais de nourrisson.* » Comment dire de façon plus symbolique un recommencement ?

Chose singulière, le rapatriement de Tayeb inaugure une nouvelle expatriation. Affolé par les débuts de confidences qu'il a reçues de Moustafa, il se sent comme étranger au village.

Moustafa, écolier prodige, fut envoyé en Angleterre, où il fit merveille par son intelligence et sa beauté physique. Cependant l'intensité qu'il porte fait de lui une sorte d'escroc à l'amour et au désir. Ses victimes parfois se suicident. Cela finit par un meurtre qu'il commet sur une femme à sa propre instigation. Il ne sauve sa vie devant le tribunal qu'au bénéfice, si l'on peut dire, de l'ethnographie. Son africanité, pervertie par l'exil, lui sera comptée comme circonstance atténuante. Il s'est depuis retiré dans ce village, où il vit solitaire auprès d'une jeune et belle Soudanaise. Mais il en a trop dit. Délivré d'une partie de son secret, il meurt à son tour.

La vie du village reflue autour de l'aventure. Un vieux maquignon fort riche cherche à épouser la veuve. L'adolescente est si belle que Tayeb s'en est épris, sans toutefois oser lui avouer son sentiment. Ironie : il est chargé par le vieux de lui faire des offres de mariage. Il faut toute la contrainte du clan pour la forcer à céder. Si le grand-père représentait l'ancestralité sublime, le maquignon représente l'ancestralité dérisoire, rapace et obscène. La femme se refuse le jour des noces. La scène crapuleuse finit en double et triple assassinat. Le narrateur Tayeb continue à vivre, se marie, a lui-même des enfants. Le voilà nommé à Khartoum, le voilà participant à un beau congrès, comme il en est tellement, portant sur les programmations scolaires. Démarche, enfin, d'un modernisme véritable ? Mais ne serait-ce pas que la chaleur et l'odeur de la vie se refusent à la cautionner ? Les véritables retrouvailles de Tayeb seront, de nouveau, avec le peuple : une tribu de bédouins rencontrés en cours de route et qui l'hébergent, magnifiquement, de danses et de nourritures.

Le journal de Moustafa va-t-il nous apporter la clef de ces aventures énigmatiques ? Son propre mensonge portait au mensonge ses partenaires d'Europe. L'outrance caricaturale revêtue comme un masque par sa nature était symétrique d'une pareille falsification chez ces Occidentaux.

Roman cruel, roman d'une vérité presque accablante, et qui finit en message ambigu. Certes le narrateur a réussi son retour au pays natal. Mais à quel prix ! On a l'impression qu'il va devenir un fonctionnaire banal, exempt, certes, des violences criminelles de l'aîné, mais incapable des démesures de sa propre génération. Au fond, c'est un vaincu, et c'est pourquoi peut-être lui aussi est aspiré par la mort. Seulement, sa mort à lui ne sera que métaphorique. Il y a là un jugement sur la succession des générations, et sur l'influx de plus en plus poussé de la culture occidentale dans le pays. Les douleurs de l'acculturation restent les mêmes, mais s'apaisent en fausse conscience.

« *Dans l'eau du fleuve j'entrai, aussi nu qu'à ma naissance.* » C'est le retour à l'eau du Nil. Au-delà de la terre, il y a l'eau, et on pourrait même dire que l'eau est plus réelle que la terre, l'eau est la vraie matrice, et surtout cette eau d'inondation du Nil. Il se met à nager, d'abord par bravade, peut-être par un obscur défi, jusque vers le milieu du fleuve, et à ce moment-là il se sent aussi éloigné d'une rive que de l'autre. Oui, aussi éloigné du Sud que du Nord, de l'Orient que de l'Occident. Alors il appelle à l'aide, et se réveille, car ce n'était qu'un rêve. La communion secourable et mortelle avec le Nil lui a été refusée. Et le livre s'achève, ambigu.

Telle pourrait être, de la modernité, la récompense et la rançon. Mais ce n'est pas là son dernier mot, et je gage qu'il y aura, qu'il y a déjà peut-être, un autre jeune homme qui, retournant au village après ses saisons du Nord, saura en lui-même et dans son peuple, à coup d'exils volontaires, et sans rien abdiquer de ses belles intensités d'homme, faire surgir du plus intime de ses glèbes l'avenir et la mondialité.

<sup>1</sup> La traduction littérale du titre arabe serait « Saison de la migration vers le Nord ». *Note de Éditeur.*